



SOPHIE ASTRABIE

La somme de nos vies

Roman



Flammarion

La Somme de nos vies

DU MÊME AUTEUR

Le Pacte d'Avril, Albin Michel, 2018 ; Le Livre de Poche, 2019.

Sophie Astrabie

La Somme de nos vies

roman

Flammarion

© Flammarion, 2020.
ISBN : 978-2-0815-1228-3

*Pour Romie,
la plus incroyable addition à ma vie*

La fleur de la marguerite est
offerte pour célébrer de nouveaux débuts.

« Celui qui regarde du dehors
à travers une fenêtre ouverte,
ne voit jamais autant de choses
que celui qui regarde une fenêtre fermée. »

Charles BAUDELAIRE

PROLOGUE

Trois ans plus tôt

CAMILLE

Quand elle décida de louer cet appartement, Camille le fit pour une seule raison : la vue. Pas une vue dégagée qui laisse entrer le soleil, pas une vue poétique qui s'ouvre sur les toits de Paris ni même une vue intime qui protège du vis-à-vis. Non, rien de tout ça et, à vrai dire, c'était même le contraire. Le jour où elle l'avait visité, Camille avait jeté un rapide coup d'œil à la cuisine et à la chambre, elle avait brièvement passé l'encadrement de la porte de la salle de bains puis, sans un mot, elle s'était dirigée vers les trois grandes fenêtres du salon. Le propriétaire s'était alors avancé d'un pas brusque, comme si, une fraction de seconde, il s'était imaginé pouvoir s'interposer entre Camille et la fenêtre. Finalement, il s'était ravisé.

« Ils ne sont pas là si souvent... »

Il n'était qu'à quelques centimètres d'elle, mais sa voix lui avait alors paru lointaine. Camille était déjà ailleurs, subjuguée par ce qui se trouvait dans son champ de vision, cet appartement dans la pénombre si proche qu'elle en devinait les moindres détails.

La Somme de nos vies

L'emplacement des meubles, la couleur des murs, les magnets sur le frigo... Camille avait l'impression qu'il lui suffirait de tendre le bras pour se servir une tasse de thé ou attraper l'un des biscuits posés sur la table du salon. Elle avait l'impression de retomber en enfance et de se retrouver devant l'étage d'une maison de poupée. Combien de mètres y avait-il entre ces deux fenêtres ? Cinq ? Six ? Peut-être sept. Elle n'avait jamais été douée pour ces choses-là.

Le propriétaire se racla la gorge et Camille revint à la réalité.

« Parce que vous oui ? Vous êtes souvent là ?

— Enfin, j'imagine... » avait-il répondu, gêné.

Elle n'avait rien ajouté. Camille s'était décalée sur un côté de la fenêtre pour observer la vue sous un autre angle. Elle n'avait jamais vu une telle configuration dans les immeubles parisiens. Le marché de l'immobilier avait beau être saturé, il n'était pas étonnant que cet appartement soit difficile à louer. Camille pensa à la luminosité qui devait y être déplorable en hiver, et le faible montant du loyer lui parut tout à coup excessif. Quand elle avait vu l'annonce, elle s'était imaginé toutes sortes de possibilités, mais pas celle-là ; pas celle de se retrouver dans une colocation visuelle avec ses voisins d'en face.

Hormis cela, l'appartement avait tout pour plaire. Le dernier des six étages qu'elle avait gravis bénéficiait d'une cage d'escalier plus resserrée, ce qui lui avait donné l'impression d'entrer dans un refuge. La chambre et la salle de bains, toutes deux mansardées,

renforçaient encore cette sensation de cocon. Lorsqu'il avait enfoncé la clé dans la porte, le propriétaire lui avait confié que tout avait été refait à neuf lors du départ du dernier locataire. Et c'était vrai. Les murs étaient d'un blanc immaculé, le parquet d'un bois doré et ce contraste venait accentuer davantage l'aspect chaleureux de la pièce.

« Je le prends.

— Vous êtes sûre ? Enfin, je veux dire, bien sûr. Bien sûr, mademoiselle. Vous vous sentirez bien ici », ajouta-t-il plus pour lui-même que pour Camille.

Elle sortit de son sac le dossier dans lequel elle avait rassemblé tous les documents. Il y avait ses trois derniers bulletins de salaire, son avis d'imposition, les quittances de son dernier appartement et la photocopie de sa carte d'identité.

« Mais votre conjoint ne veut pas le voir ? reprit-il, légèrement paniqué.

— Ce n'est pas nécessaire. Nous sommes toujours d'accord. »

L'homme avait hésité une seconde mais il avait fini par hocher la tête et par prendre le dossier que Camille lui tendait. Comme elle ne gagnait pas trois fois le montant du loyer, elle avait demandé à Jérôme s'il pouvait l'aider et il avait accepté sans trop poser de question. Cela faisait trois ans que tous les mardis, accompagnés d'un petit groupe d'une dizaine de personnes, ils couraient ensemble dans les rues de Paris et même s'ils ne parlaient pas beaucoup, Camille s'entendait plutôt bien avec lui. En tout cas suffisamment

La Somme de nos vies

pour qu'il accepte de faire le conjoint fictif le temps d'une recherche d'appartement.

D'un air concentré, le propriétaire avait commencé à parcourir, une à une, chaque page du dossier. Camille n'en était pas étonnée. Dès les premières secondes de leur rencontre, cet homme lui avait semblé extrêmement rigoureux. Quand elle lui avait serré la main, elle l'avait imaginé assis à son bureau, en train de ranger ses crayons aux mines soigneusement taillées dans un ordre très précis. Elle était persuadée qu'il était de ceux qui laissent une distance parfaitement égale entre chacun de ses stylos une fois posés sur la table.

Comptable sans doute. Comptable, champion d'échecs avec un insectarium dans une pièce dédiée.

« Je regarde ça au calme et reviens vers vous rapidement... »

Il leva la tête et plongea son regard dans celui de Camille comme pour tenter d'y déceler son degré d'honnêteté. Tout à coup, une grande fatigue sembla s'abattre sur lui et son âge prit une dizaine. Il poussa un long soupir, tapota le bas du dossier sur la table du salon pour remettre les feuilles en place.

« En fait, c'est bon pour moi, mademoiselle. J'accepte votre dossier. »

D'un geste rapide, il sortit plusieurs documents de sa sacoche.

« Voici le bail. Prenez-le ce soir, lisez-le avec votre conjoint et nous pourrons le signer dès la semaine prochaine. C'est d'accord ? Entre-temps je vous laisse vous occuper de l'assurance habitation. »

La Somme de nos vies

Du bout des doigts, Camille attrapa les feuilles que lui tendait son futur propriétaire pour les fourrer dans son sac mais, dans une réaction sèche, celui-ci retint son geste. Il ferma les yeux une seconde avant de finalement desserrer la pression de ses doigts. Il prit alors la direction de la porte d'un pas décidé, sans se retourner.

Une fois sortie de l'immeuble, Camille lui avait à nouveau serré la main puis elle était partie sur la droite parce qu'il avait tourné à gauche. Au bout de quelques mètres, elle avait poussé la porte d'un bar qui se trouvait sur sa route et s'était assise au comptoir pour commander un verre de vin blanc. Camille avait pris une gorgée et, à mesure que le liquide frais réchauffait l'intérieur de son corps, elle avait senti ses muscles se détendre.

Elle avait désormais un appartement qu'elle occuperait seule, un salaire qui, pour la première fois de sa vie, lui permettait de subvenir modestement à ses besoins et un travail qui lui plaisait.

À la deuxième gorgée, Camille se sentit légèrement ivre mais, surtout, intensément libre.

MARGUERITE

Marguerite regarde par la fenêtre de son appartement. Elle aime observer ce qu'il se passe en face de chez elle, toutes ces promesses de vie, ces milliers d'histoires qui se jouent sous les toits en zinc de la capitale. Elle habite au sixième étage d'un immeuble parisien situé dans le 11^e arrondissement et, chaque matin, elle contemple la vue qui s'offre à elle comme s'il s'agissait de la première fois. Elle n'a jamais observé deux fois la même lumière se poser sur les bâtiments de la rue d'en face.

Paris coule dans ses veines depuis sa plus tendre enfance et elle ne s'imagine pas vivre ailleurs. Sans doute parce qu'elle ne l'a jamais fait. Elle sait très bien qu'elle est une fille de la ville et qu'elle ne survivrait pas une journée à la rudesse de la vie de la campagne. Pour d'autres c'est l'inverse, pour elle c'est comme ça. Certains croient en la nature, elle, c'est en l'humain. Malgré tout.

Elle est presque née dans cet appartement. En tout cas, c'est ici, entre ces murs, qu'elle a grandi et qu'elle

La Somme de nos vies

s'est construite, année après année. Elle a vu les arbres au pied de son immeuble se vêtir des couleurs de l'automne un nombre incalculable de fois et la rue qu'elle arpente chaque jour détient les souvenirs de ses pas d'enfant, de jeune fille et de femme.

À son âge, Marguerite prend toujours le métro. Malgré les marches, malgré les interminables correspondances, malgré le monde... Elle ne peut pas abandonner cette odeur. Pour elle c'est le parfum de Paris et chaque station a la sienne. Elle pourrait deviner si elle traverse un quartier de bureaux, un quartier populaire ou un quartier touristique les yeux fermés. Elle aime ce mélange d'émanations, ces rails qui chauffent, cette colle sous les panneaux d'affichage, ces produits d'entretien et puis ces usagers. Ce mélange d'humanité que tout éloigne, sauf leur destination. Lorsqu'elle avait neuf ans, Marguerite a perdu l'odorat pendant près de six mois. Alors aujourd'hui, elle ne supporte pas ceux qui disent que ça pue. Ceux-là ne connaissent pas l'odeur de la vie. Ni sa valeur.

Aujourd'hui, elle ne profite plus de tout ce que la ville a à offrir, mais le simple fait de savoir qu'elle pourrait si elle le voulait la comble et la rassure. Son quotidien se passe plutôt dans son quartier. Elle aime se balader chaque matin pour faire les courses de la journée. Aller à la boulangerie, chez le primeur, à l'épicerie et même, une fois par semaine, chez le fromager. De temps en temps, elle rend visite à Jeanne qui vit dans le 17^e arrondissement. Ce n'est pas tout près mais Marguerite aime bien s'y rendre. Là-bas, la

La Somme de nos vies

mairie rémunère correctement ses jardiniers et les parcs font partie des plus fleuris de la capitale. Marguerite a toujours énormément aimé les fleurs. Elle se demande comment, aux yeux de tant de personnes, ce trésor de la nature peut passer inaperçu. D'ailleurs, elle envie les habitants des plus petites villes qui ont tous ces giratoires à leur disposition. Si elle avait le permis et une voiture, si elle vivait en province, elle passerait son temps à faire des tours de ronds-points pour observer les massifs floraux qui les occupent. Avec des si, elle serait une autre personne.

Ce matin, alors qu'elle traverse une rue pour se rendre chez son épicier, elle remarque une pile de cartons de déménagement sur le trottoir d'en face. Soudain, une jeune femme surgit par l'encadrement d'une grande porte rouge, saisit un des cartons et s'engouffre dans le bâtiment d'où elle vient de sortir. Marguerite ne traverse pas au petit bonhomme vert pour rester quelques minutes supplémentaires à distance d'observation. La jeune femme vient de ressortir et répète l'opération. Marguerite surveille que personne ne vient prendre un de ses cartons même si elle sait très bien que, dans le cas contraire, elle ne pourrait rien faire. Il ne faut que quelques minutes à l'inconnue pour débarrasser l'intégralité du trottoir et Marguerite reprend sa route en pensant à cette jeune femme, sans aucun doute pleine d'avenir, et à cette nouvelle vie sur le point de commencer.

CAMILLE

Camille a été fille unique sur le tard. Quand elle est née, sa sœur Virginie avait déjà presque douze ans et l'occasion de jouer ensemble ne s'était que rarement présentée. Camille avait surtout eu une seconde mère avant d'avoir simplement une première sœur. Elle avait souffert de voir Virginie partir, fuir, grandir. De la voir préférer être ailleurs plutôt qu'auprès d'elle, de l'entendre lui répéter « plus tard » lorsqu'elle lui demandait de passer du temps ensemble et de n'avoir jamais vu ce plus tard arriver. Elle avait souffert et puis elle n'avait plus souffert parce que la souffrance s'arrête aussi quand vient l'habitude.

Dans son enfance, Camille avait eu quelques amies. D'abord Sonia, Julie et enfin Claire. Et puis, elle avait cette sœur imaginaire qui avait son âge et qu'elle brandissait comme une vengeance silencieuse aux yeux de cette sœur bien réelle, mais qui disparaissait si souvent.

Nadine.

Personne n'avait jamais compris ce choix de prénom. Plus personne ne s'appelait Nadine. Plus personne

La Somme de nos vies

n'avait *envie* de s'appeler Nadine. Mais Camille insistait. Elle racontait ce qu'elle avait fait dans la journée avec Nadine et alors ses parents la regardaient, d'abord un peu inquiets et puis finalement assez amusés par l'imagination débordante de leur cadette.

Camille n'était pas malheureuse mais elle trouvait que, comparée à celle des autres, sa vie manquait d'aspérités. Elle s'ennuyait beaucoup. Ses deux parents travaillaient énormément et ils ne partaient en vacances que deux semaines par an. En hiver et toujours au même endroit, à Saint-Jean-de-Luz. Sa mère détestait le monde, alors le sable, l'eau, les vagues, c'était forcément hors saison. Camille ne voyait pas l'intérêt d'aller au bord de l'océan si c'était pour ne pas s'y baigner, mais elle ne disait rien parce qu'en l'absence de sa sœur, elle avait toujours été en infériorité numérique. Elle se confiait à Nadine et tout allait un peu mieux.

En dehors de ces deux semaines, pendant le reste des vacances scolaires, M. et Mme Fontan envoyaient leur fille en Bretagne chez son grand-père. Alors Camille s'ennuyait, mais ailleurs. Pour faire naître des émotions, elle se couchait sur la route en bas de la maison de son pépé et elle comptait jusqu'à dix avant de se relever. Un jour, elle avait compté jusqu'à quinze et elle avait senti son cœur frapper violemment contre sa poitrine, comme s'il lui avait demandé d'ouvrir et de le laisser sortir.

L'été de ses dix ans, comme chaque année, Camille le passa chez son grand-père. Pour son anniversaire, elle reçut un cerf-volant en forme de dragon rouge

La Somme de nos vies

qu'elle s'amusait à faire tournoyer dans le ciel en imaginant ce qu'il pouvait voir, lui, de si haut. Mais un jour, ce cerf-volant fut pris dans une rafale et chuta à pic chez la voisine. À cause du grillage qui séparait les deux jardins, Camille dut prendre son courage à deux mains pour aller sonner chez cette dame.

La maison était une vieille bâtisse en pierre qui semblait avoir été posée là des dizaines et des dizaines d'années auparavant. De forme rectangulaire, tout ce qu'il y avait de plus banal, cette maison n'avait aucun charme. Le toit était abîmé, la gouttière fuyait même par temps sec et plusieurs pierres s'étaient écrasées sur le bord de la route. Chaque fois que Camille passait devant, elle ressentait une forme de malaise qui la poussait à accélérer le pas.

Camille était donc restée un long moment, le poing suspendu à quelques centimètres du bois flétri de la porte sans oser frapper. Elle était prête à faire demi-tour quand plusieurs claquements secs résonnèrent à l'intérieur de la maison. Par réflexe, elle donna trois coups brefs et le bruit s'arrêta aussitôt. Elle imaginait la vieille dame, surprise d'avoir de la visite, apeurée même, en train de se tasser au milieu des coussins poussiéreux de son canapé. Mais avant que son imagination n'aille plus loin, la porte s'était ouverte et la vieille dame s'était avancée sur le perron, fière et rayonnante. Elle lui avait souri avant de l'inviter à entrer et Camille se souvenait avoir remarqué qu'elle n'avait pas le même âge que sa voix.

La Somme de nos vies

À l'intérieur, rien n'était comme elle l'avait supposé. Il y avait un doux mélange de fraîcheur et de chaleur, d'odeurs à la fois douces et poivrées et de couleurs claires et poudrées. Du rose, du jaune pâle, du vert d'eau. Sur le côté qui donnait sur le jardin, une immense verrière en fer forgé occupait la totalité du mur. Camille remarqua qu'il n'y avait aucun lustre, aucune ampoule, aucune lumière artificielle. La seule source d'éclairage provenait de cette grande ouverture sur l'extérieur et des nombreuses bougies parsemées dans le salon. La maison était en réalité une seule grande pièce dans laquelle tout se mélangeait : la cuisine, la chambre, le salon et la salle de bains. Aucune cloison ne venait s'interposer entre les différents espaces, seuls quelques rideaux pouvaient être tirés en fonction des besoins. Quatre murs et un toit, rien de plus. Comme dans ses dessins d'enfant qu'elle faisait à longueur de journée. Camille nota qu'il n'y avait pas d'étage, ou peut-être plus d'étage, car la hauteur sous plafond devait atteindre au moins cinq mètres. Elle distingua également une trappe en bois à moitié dissimulée sous un épais tapis de fourrure. Une cachette, pensa-t-elle en faisant un tour sur elle-même. Elle n'avait jamais vu d'endroit aussi beau.

Elle passa la fin de ses vacances à élaborer des stratagèmes pour rentrer à nouveau dans cette maison. Le jour de son départ, Camille sentit une vague de mélancolie la submerger. Quitter ce lieu lui brisait le cœur. La vieille dame avait alors essuyé une larme

La Somme de nos vies

sur son visage et lui avait murmuré cette phrase dont elle se souvenait encore, des années plus tard.

« Dans chaque maison, il y a une âme, ma petite Camille. Il y a l'émotion des gens, leurs souvenirs, leurs secrets... même leur cœur. La vie est une grande succession de photographies que l'on oublie de prendre. Mais les maisons se souviennent. Les murs, les objets, même la lumière gardent une partie de nous.

— C'est de la magie ? avait demandé Camille.

— Oui. Rien n'est plus proche de la magie que l'intérieur d'une maison. »

À partir de ce jour, Camille se mit à regarder à travers les fenêtres des immeubles. Elle passait des après-midi entiers assise devant des façades, à imaginer ce qui pouvait se cacher de l'autre côté de ces volets fermés, de ces murs de pierre ou de ces portes cochères. Mais ce que Camille préférait par-dessus tout, c'était les voilages. Ce fin tissu qui ne permettait pas vraiment de voir mais autorisait à tout imaginer à partir d'une silhouette, d'une ombre ou d'une lumière, la rendait folle de joie. Elle ne se limitait alors pas seulement à deviner la couleur d'un papier peint ou la forme d'un meuble de famille, elle s'amusait à créer la vie de ceux qui habitaient ce logement.

Un nom sur une boîte aux lettres, le motif d'un rideau, les fleurs sur la fenêtre... À travers de petits détails, elle inventait des histoires. Parfois, elle apercevait les habitants au moment où ils sortaient de chez eux et elle pouvait alors vérifier ce qu'elle avait supposé

La Somme de nos vies

grâce à leurs vêtements, à leur manière de se tenir et de se déplacer. À la lueur dans leur regard aussi. Camille aimait les gens, mais elle les préférait à travers une vitre, parce que alors tout était possible. Et rien n'était décevant.

C'est pourquoi, lorsque trois ans plus tôt elle était arrivée devant les trois fenêtres de cet appartement qui s'ouvraient sur l'immeuble d'en face, elle n'avait pas hésité une seconde. C'était une sorte d'interdit qui s'offrait à elle. Elle allait pouvoir imaginer la vie de ses voisins. Elle allait pouvoir leur inventer un métier, une famille, des amis. Elle allait pouvoir déplacer le curseur de leurs amours et de leurs peines, imaginer leurs joies et leurs disputes. Elle allait pouvoir tout imaginer.

Et si aujourd'hui Camille est particulièrement heureuse, c'est parce que après plus d'un mois de travaux, de nouveaux locataires viennent de s'installer en face de chez elle.

MARGUERITE

Jeanne sourit d'un sourire involontaire. Presque couchée, mais pas tout à fait assise, elle porte sur ses lèvres une habitude, celle d'un jour avoir souri.

Marguerite ne sait pas par où commencer. Par automatisme, elle avait failli lui dire qu'elle avait bonne mine, mais elle s'était ravisée parce que ce n'était pas vrai. Jeanne est blanche, excessivement blanche, si blanche même que Marguerite se demande si elle ne va pas disparaître, engloutie par ces draps qui semblent plaquer son corps frêle contre le matelas.

Alors qu'elle la regarde, un détail la frappe tout à coup. Si les draps sont blancs, alors Jeanne ne peut pas l'être. Jeanne est terne. Comme un habit qui aurait vécu trop de tours de machine à laver et pour lequel il faut prendre une décision. Et c'est peut-être cela finalement. Jeanne a été trop tachée, trop trouée, trop abîmée et elle est désormais trop usée pour continuer. Si c'est ainsi pour Jeanne, pense Marguerite, qu'en est-il d'elle-même ?

« La vie, ce n'était pas trop mon truc, finit-elle par dire.

La Somme de nos vies

— Mais enfin, qu'est-ce que tu racontes ?

— Je ne sais pas. Je ne sais pas si j'ai aimé ça en fin de compte. »

C'est du Jeanne tout craché, ce genre de phrase. Quand elle était petite déjà, il lui arrivait de manger un dessert jusqu'à la dernière cuillerée et d'affirmer ne pas le trouver particulièrement bon. Marguerite voudrait lui faire une remarque pour la secouer un peu, mais elle aperçoit une fine larme couler du coin de son œil droit jusqu'au lobe de son oreille avant de venir s'écraser sur la housse de son traversin. Alors elle ne dit rien et préfère baisser son regard. Car à ce moment, Marguerite sait. Elle sait que c'est la dernière fois qu'elle voit Jeanne et que, irrémédiablement, une partie d'elle va mourir avec cette sœur de cœur.

Jeanne vient de s'assoupir et Marguerite ne veut pas partir durant son sommeil. Alors, en attendant qu'elle se réveille, elle s'est levée pour regarder par la fenêtre de sa chambre d'hôpital. Le mois de septembre touche à sa fin et, dans la rue, il y a autant de femmes en bottes et manteau qu'en robe et sandales. L'automne est de loin le meilleur indicateur d'optimistes qui puisse exister. Marguerite est en train de classer la population en deux catégories quand son regard s'arrête sur une jeune femme qui porte un collant de course orange fluo et un bandeau noir autour de la tête. Elle sautille d'une jambe sur l'autre au niveau du passage piéton en attendant de pouvoir traverser. Lorsque, tout à coup, alors que le feu de signalisation n'est pas encore passé au rouge pour les automobilistes et qu'une voiture

La Somme de nos vies

arrive à vive allure, la joggeuse s'élanche sans raison sur la route. Elle est sur le point de se faire percuter quand un homme l'attrape violemment par l'épaule et la ramène juste à temps sur le trottoir. Au troisième étage, derrière sa vitre d'hôpital, Marguerite a crié mais aucun son n'est sorti de sa bouche.

Elle retourne s'asseoir encore en état de choc tandis qu'une phrase lui traverse l'esprit. Une phrase qu'elle a entendue à la télévision dans une publicité lui semble-t-il. Oui, voilà, c'est ça, une publicité pour le Loto. Sans pouvoir s'en empêcher, Marguerite répète ce slogan en boucle dans sa tête, comme un air de musique, un parfum enivrant ou quelque chose d'insistant qui prendrait possession des gens.

À qui le tour ?

À qui le tour ?

À qui le tour ?

Sauf que Jeanne est la dernière personne qui lui reste. Alors maintenant, le tour, Marguerite le sait bien, c'est le sien.

CAMILLE

Cela fait donc trois ans que Camille vit dans cet appartement. Trois ans qu'elle descend et monte les six étages sans ascenseur au moins une fois par jour. Trois ans qu'elle préfère prendre une averse sur la tête plutôt que de remonter chercher ce fichu parapluie qui n'a quasiment jamais vu une goutte de pluie de sa vie. Trois ans aussi qu'elle a décidé qu'elle ne retournerait plus à la fac.

Ses parents et sa sœur sont tous les trois médecins et, longtemps, ils ont espéré qu'elle suivrait cette même voie. Mais dans la tête de Camille, cela n'a jamais été une option. Elle n'en pouvait plus de ces discussions autour des rhumes, des otites et des angines, de ces petits drames du quotidien, de la saisonnalité des maladies. De s'inquiéter pour tout le monde comme s'il s'agissait d'un membre de leur famille et de retenir son souffle à chaque annonce de décès. Alors quand ses parents lui ont demandé ce qu'elle souhaitait faire après son bac, Camille a répondu « du droit » comme elle aurait pu dire « de

La Somme de nos vies

l'économie » ou « de la philosophie ». Elle leur a dit ce qu'ils étaient prêts à entendre mais, à vrai dire, le droit ne l'a jamais intéressée. Ses parents ont été surpris par cette annonce, mais cette surprise a vite été effacée par la joie d'apprendre qu'une de leurs filles allait devenir avocate.

Camille avait toujours été une enfant sage. Elle n'avait quasiment jamais rien demandé à ses parents. Aussi, lorsqu'elle leur annonça qu'elle voulait intégrer la meilleure université de droit en France et que celle-ci se trouvait à Paris, ils avaient accepté. À la seule condition qu'elle travaille en plus de ses études pour payer ses sorties. Camille avait sauté de joie et embrassé ses parents dans une effusion peu commune. Elle était si heureuse de quitter Poitiers et de vivre à Paris. Ils étaient si fiers d'avoir une fille pleine d'ambition.

Camille n'avait pas obtenu sa première année mais elle n'en avait pas informé ses parents. Elle s'était dit qu'il suffirait de prétendre être déjà en deuxième année, qu'après tout, ce n'était pas bien grave. Tout rentrerait dans l'ordre lorsqu'elle serait diplômée. Sauf que six ans après le début de ses études, Camille n'était toujours pas diplômée. Et tout portait à croire qu'elle ne le serait probablement jamais.

MARGUERITE

« Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. »

Marguerite murmure « Amen » d'un ton mécanique puis elle s'assoit sur le banc, une main posée au-dessus de l'autre. Au même moment, le curé se tourne pour attraper un crucifix qu'il élève dans les airs à peine une seconde avant de le déposer sur le pupitre devant lui. Marguerite se demande combien de fois il a effectué ce geste et comment il peut continuer à le faire. Les enterrements l'ont toujours déprimée. Elle sait bien que pour certains, c'est un événement dans leur semaine, une sorte de péripétie au même titre qu'un rendez-vous chez le coiffeur ou le passage de l'infirmière. Mais Marguerite a toujours refusé d'éprouver ce sentiment. La mort, elle l'a déjà affrontée et elle refusera toujours qu'elle devienne une habitude.

Elle est venue parce qu'il est question de Jeanne, mais cela fait longtemps qu'elle ne se déplace plus pour personne. Ils peuvent bien tous mourir, cela ne la regarde plus. Elle ne veut pas devenir comme tous ces charognards qui attendent la mort de l'un des leurs

La Somme de nos vies

pour se retrouver et se féliciter intérieurement de ne pas avoir été le prochain. Elle préfère encore sa dignité à l'occupation d'un après-midi.

L'église est presque vide et il ne lui faut pas longtemps pour s'apercevoir qu'elle est la plus âgée de l'assemblée. Et qu'il n'y a pas d'homme. Cela n'a rien de surprenant mais elle ne peut s'empêcher de le remarquer. Depuis combien de temps n'a-elle pas vu un homme de son âge ? pense-t-elle au dernier rang de cette église presque vide, au moment de se rasseoir.

Elle reprend le refrain de *Dieu est amour* en chœur avec les autres, l'index posé sur le texte du livret qu'elle tient dans sa main droite. Elle consent à chanter quelques prières, plus pour ne pas entendre les autres que par réelle foi personnelle. Elle n'a jamais cru en aucun dieu mais, surtout, elle sait pertinemment qu'elle aurait pu croire à autre chose si la vie avait été différente. Alors tous ces bons sentiments spirituels ne la touchent pas beaucoup.

Jeanne a voulu se faire enterrer dans un village situé à une heure de Paris et dont Marguerite n'avait jamais entendu parler. Décidément, jusqu'au dernier moment, il était impossible de vraiment connaître les gens, s'était-elle dit lorsque ses chaussures avaient émis leur premier crissement sur les gravillons du parvis de l'église

Tôt ce matin, elle avait pris le RER avant de sauter dans un taxi qui l'avait déposée devant cette petite église à côté de laquelle se trouvait un cimetière de taille modeste. Le cadre était très pittoresque et

La Somme de nos vies

finalement, ce n'était peut-être pas si surprenant que Jeanne ait choisi cet endroit. Elle avait toujours aimé être au centre de l'attention et dans les cimetières parisiens, la concurrence était rude. Ici, pas de Dalida ni de Balzac. Juste un boulanger, un médecin de famille, une institutrice. Jeanne espérait peut-être se retrouver un jour sur un tableau peint par un artiste qui passerait par là. Un pari posthume en quelque sorte.

Marguerite avait demandé au chauffeur de l'attendre sur le parking le temps de la cérémonie et tant pis si cela devait lui coûter une fortune. Pour rien au monde elle ne voulait se retrouver coincée ici, dans ce village où la population du cimetière dépassait depuis longtemps celle de l'école. Elle lui aurait volontiers confisqué ses clés pour être sûre qu'il ne repartirait pas, mais il n'aurait jamais accepté de se laisser faire. Alors Marguerite était rentrée dans cette église à contrecœur, se retournant à plusieurs reprises pour tenter de capter le regard du jeune homme. Mais il avait déjà la tête baissée sur son téléphone.

La cérémonie s'était déroulée normalement. Marguerite avait ressenti une sorte d'évidence dans la procédure, une suite logique en somme. Le prêtre avait saisi le bénitier d'une main et le goupillon de l'autre et puis il avait aspergé le cercueil d'eau bénite avec la même aisance qu'il devait avoir pour les baptêmes. La vie s'arrêtait quelque part et commençait ailleurs. C'est à ce moment que Marguerite était sortie de l'église, priant pour la première fois de la journée pour que le taxi soit encore là.

La Somme de nos vies

Marguerite est vieille depuis longtemps, mais la mort de Jeanne, c'est autre chose. C'est, en quelque sorte, un point de non-retour. Dans la voiture qui la ramène chez elle, elle réalise que la vieillesse vient de prendre une nouvelle définition et que, cette fois, elle est synonyme de solitude.

CAMILLE

Chaque matin à dix heures, Camille ouvre la boutique. Elle sort les plantes une à une et les installe par-delà la devanture. Chaque fois, elle repousse les limites de son territoire pour gagner un peu d'espace sur le trottoir. C'est devenu une sorte de défi personnel, celui de faire pivoter les pots de quelques millimètres supplémentaires et de redonner à la nature son pouvoir sur le bitume. Chaque plante, chaque pot a un emplacement bien précis et Camille suit ce plan à la lettre.

Une fois qu'elle a fini de tout sortir, il lui est à nouveau possible de circuler dans la boutique. Alors elle vérifie que les fleurs vont bien, qu'aucune d'entre elles n'a eu la drôle d'idée de mourir pendant la nuit, et elle commence à les couper, à les arroser et même, parfois, à leur parler.

À l'intérieur du magasin, le sol est irrégulièrement carrelé de petits carreaux jaune moutarde et vert céladon, grossièrement reliés par une jointure grise. Certains carreaux sont légèrement fissurés

La Somme de nos vies

quand d'autres ne sont même plus là pour témoigner de ce qui s'est passé. La boutique est fraîche et humide, elle ressemble à une sorte de jungle, un coin de nature qui aurait poussé en plein cœur de Paris. Des plantes surgissent d'un peu partout et il faut parfois pencher la tête pour éviter d'en percuter certaines ou même se baisser pour ne pas en frôler d'autres. C'est surprenant et en même temps plutôt logique quand on essaie de contenir l'équivalent de la forêt amazonienne dans une pièce de quinze mètres carrés.

Chaque matin avant de franchir la porte, Camille vide entièrement ses poumons et retient son souffle quelques secondes, le temps de tourner la clé dans la serrure. Ce n'est qu'une fois à l'intérieur qu'elle prend une profonde inspiration et qu'elle respire à pleins poumons cette odeur, celle de son enfance, de la campagne et des saisons.

Sur les coups de onze heures, quelques clients commencent à arriver. Le plus souvent il s'agit du voisinage, des personnes du quartier qui passent la saluer ou discuter quelques minutes quand ils ont un peu plus de temps. Quelquefois ils la sollicitent pour des conseils en lui montrant des photos sur leur téléphone. Ils pointent du doigt une brindille sèche plantée dans un pot de terre et lui demandent si elle pense que leur fleur est morte.

« Est-ce qu'il faut couper les tiges pour que la plante reparte ?